



LE B. RAMON LULL ANNONCIATEUR ESPAGNOL INSULAIRE DE SAN JUAN DE LA CRUZ (St. Jean de la Croix)

PAR LE DR. JEAN HENRI PROBST

Des Hautes Études Hispaniques
Magister Majoricen. Scholae Lullisticae.

Le Bienheureux Ramon Lull, dont l'indépendance et l'originalité apparentes scandalisèrent jadis, personnage plus célèbre que sérieusement étudié du public moyen, ne fut malgré des légendes tenaces, ni un alchimiste faiseur d'or, ni un kabbaliste chrétien. Écrivain fécond et puissant, mystique aimable, remarquable homme d'action, ce fut un grand espagnol et une des gloires des Franciscains.

Ses mérites nombreux ont fait l'objet de savants travaux, mais sa mystique est encore à peine analysée; nous avons dit ailleurs, qu'elle était dans la tradition du Pauvre d'Assise et de ses premiers compagnons, surtout aussi, qu'elle ouvrait la série admirable des poètes contemplatifs de l'Ibérie, péninsulaire et insulaire.

Quoique la tâche soit ardue, nous croyons être en possession de données suffisantes pour établir certaines ressemblances entre le maître mallorquin et San Juan de la Cruz. Malgré les différences de vocabulaire, de développement des doctrines, dues à la distinction du XIII.^e et du XVI.^e siècles, nous essaierons de faire de Ramon Lull un annonciateur médiéval, catalan, du castillan génial, réformateur du Carmel. Un des derniers historiens de ce dernier, le R. P. Bruno de Jésus Marie, a beau considérer comme prématurée toute étude comparée des auteurs mystiques; nous ne sousestimons point la difficulté, mais nous tenons ce parallèle historique pour opportun et nécessaire (1).

(1) R. P. Bruno de Jésus Marie, *Saint Jean de la Croix* (Paris, Plon).



Assurément l'hérédité, l'éducation familiale, le milieu ambiant, qui préparèrent l'un et l'autre, ne sont pas identiques. Leurs buts d'action charitable diffèrent aussi: Lull fut missionnaire autant que poète et homme de science; San Juan de la Cruz, poète et contemplatif, voué seulement à la formation de novices et à la réforme de son ordre.

San Juan au XVI.^e siècle, connut une littérature théologique et mystique plus vaste que Lull ne le pouvait au XIII.^e siècle. Le Bienheureux de Palma, développait principalement les thèses doctrinales de l'Augustinisme, cher aux Franciscains, celles de St. Bonaventure et des Victorins. Fils de chevalier, ancien sénéchal de Don Jaume de Mallorca, Lull emploie des expressions chevaleresques tout naturellement, et en contact journalier avec des troubadours, son lyrisme est troubadouresque. Le double aspect militaire et courtois des traités mystiques lulliens, ne peut se rencontrer, pour les motifs, précédents, chez Santa Teresa de Jesús (d'Avila) et chez San Juan de la Cruz.

Lull consacrait sa vie à la conversion des infidèles, ou à la lutte, d'une ardeur toute guerrière, contre les erreurs averroïstes répandues dans les Universités, à l'enseignement de son «Ars Magna» rattachements de toutes les sciences et activités humaines aux principes divins.

Quoique surtout mystique, Lull est, comme San Iñigo de Loyola, un soldat du Christ et de Notre Dame, et ne réussit pas cependant, comme fit le Saint basque, à créer une milice chrétienne, una Société de Jésus. L'époque n'était pas favorable, les Papes ou les Grands étaient indifférents à pareil projet, ou ne savaient en apprécier l'avenir.

Santa Teresa ou San Juan de la Cruz ne sont point comme le Bienheureux des missionnaires: ils réforment leur ordre du Carmel et dirigent les novices dans la voie de la Contemplation. San Iñigo et le B. Ramon exercent une action politique ou sociale très nette, tandis que les deux carmélites castillans lui demeurent étrangers, ne dépassent point les limites de leur couvent ou du quartier où il se trouve, ont un dynamisme plus local. En raison de ces distinctions de finalités, d'expansion, Lull sera un psychologue moins analyste minutieux de ses propres états d'âme que ne le furent ses deux grands successeurs. En bref, s'adresser à tout le monde n'est plus conduire une élite spirituelle dans la voie unitive, ni des communautés restreintes dans le monde de l'Approche, selon l'expression des soufis. Dans l'immense déploiement d'efforts auxquels l'obligent ses tâches multiples, Lull n'a pas toujours le loisir de revoir soigneusement sa prose et ses vers. Magnifique dans sa spontanéité, il est tout de même un peu plus inégal que Santa Teresa ou San Juan de la Cruz.

Où l'on peut d'autre part les comparer, c'est dans le résultat de leur connaissance et de leur action, issues des plus hautes expériences; elles sont toujours fructueuses pour les autres hommes. Ils ne sont aucun, ni égoïste ni orgueilleux, comme les contemplatifs quiétistes le sont trop souvent. Au contraire, ils subordonnent les satisfactions que le Seigneur leur a accordées, au service de Dieu et des Hommes, à la Foi vivante, à la charité toujours agissante.

San Juan de la Cruz, laissons dès maintenant *Santa Teresa*, pour accentuer le parallèle avec Lull, fut comme lui un grand amoureux. L'Amich e Amat, l'Arbre de Filosofia d'Amor, comme la Llama de amor viva, le Cántico Espiritual, la Subida al monte Carmelo, sont d'inévalables chants d'amour chrétien.

Les deux auteurs analysent l'Amour, San Juan entre dans plus de détails sans doute que R. Lull, commente plus amplement les sentiments mystiques et les faits. Cela n'empêche pas Lull d'être aussi édifiant, aussi grand écrivain lyrique aussi. Profondeur et charme d'expression sont dignes l'un de l'autre, compte tenu des différences de temps, de milieux et de vocations.

On peut remarquer que le rôle des Puissances de l'Âme dans l'Amour, n'est jamais négatif chez Lull, comme il semble bien l'être chez Juan de la Cruz certaines fois, ou même d'élimination, mais toujours positif. Le Castillan pour des raisons de commodité, le Mallorquin pour offrir aux infidèles une correspondance frappante avec la Trinité théologique, partent de la division tripartite de St. Augustin en Mémoire, Entendement et Volonté. Mais, en bon disciple de St. Bonaventure, Lull met l'accent sur la Volonté. Vouloir aimer mène en effet chez lui au plus haut degré de l'Amour de Dieu, transforme l'Ami en l'Être Aimé, supprime l'opposition entre sujet et objet, condition de la Vie discursive ordinaire, intellectuelle et logique. Lull laisse pressentir une séparation qu'opère l'Âme d'elle même par la grâce divine, mais ne va jamais jusqu'à la confusion panthéistique. L'Amour pour les deux espagnols est bien la Vie véritable, profonde, supérieure, celle qui, après les extases ou l'Union, éclaire et magnifie toutes choses dans la Descente de la Montagne idéale du Carmel de San Juan, ou dans la sortie du Palais lullien de l'Aimé. Voici d'ailleurs comme Lull fait allusion à l'égalité relative de l'Amour à laquelle tout contemplatif aspire, après avoir souligné la Primauté de la Volonté dans la Vie d'Amour mystique: "Paris volentat de l'Amich e donà's a l'Amat; e l'Amat mès en presó la volentat en l'Amich, per co que fos per ell amat e servit" (2). Quand son rôle dans la montée amoureuse est terminé, le contemplatif n'a plus besoin de réfréner la Volonté,

(2) Amich e Amat, v. 227 (ed. Galmés-Ferrà, Obres, IX., Mallorca 1914, p. 411).

de la corriger selon les obstacles du chemin, les uns considérables, les autres au contraire peu sensibles, comme il l'avait fait jusqu'alors. Elle s'est tué et s'est abîmée en Dieu. En somme, la Volonté croit comme l'Amour dont elle est la force principale, l'essence même.

On sait que San Juan de la Cruz ne parle jamais d'une Immanence, tellement destructrice de la division entre Créature et Créateur, qu'elle puisse être prise pour une confusion; Lull nos plus ne touche pas dans cette erreur. Cela semble répondre à l'affirmation suivante: "Demanaren a l'Amich qual cosa es lo Món.—Respòs: Libre es per aquells qui saben legir, en lo qual és conegut mon Amat.—Demanaren-li si son Amat era en lo Món.—Respòs: Hoc, com lo scriptor en lo libre.—E en qui és aquell Libre.—En mon Amat per ço cor mon Amat conté totes coses, e per açò lo Món és en mon Amat e no és mon Amat en lo Món" (3).

Les Shadiliya, ou Shadilites musulmans, disent: "Nous sommes en Dieu et ses Attributs nous font exister par leur action en nous, mais Lui est Un et nous ne saurions jamais être ni ses parcelles, ni être confondus en Lui, si près que nous puissions approcher de son Trône avec la permission de sa Grâce" (4).

Cette attitude permet de jouir de la Présence qui possède toutes les Vertus, les fait rayonner sur l'homme pieux qui mérite cette faveur, sans tomber dans le Panthéisme, dangereuse production de l'Orgueil, cet ennemi à la fois de Dieu et des Créatures depuis son éclosion diabolique.

Comme San Juan de la Cruz, le B. Ramon Lull sait se dépouiller des appétits et des désirs, se détacher même de tout le terrestre quand il le faut, mais paraît cependant un peu plus sensible aux joies et aux peines rencontrés sur la Voie Mystique. Il ne faut jamais oublier en effet que le Mallorquin est un contemplatif particulièrement tourné vers l'Action, journellement, à chaque instant: et celle-ci serait-elle possible, étant faite surtout d'enseignement et de controverse, si elle n'avait gardé des attaches, aussi légères que l'on voudra, avec le sensible? De même que le Castillan, Lull ne repousse pas les choses comme des obstacles ou des illusions, à la manière des Hindous. Il les considère seulement comme de beaucoup moins de Valeur que le Divin, Principe de tout être. Elle lui servent aussi de moyens, pour monter comme par degrés vers l'Aimé, et à un autre point de vue, de façon de rendre manifestes en la Création les Dignités divines infinies, dont elle est participation finie. Ne s'écrie-t-il pas: "L'Amich ab sa ymaginació pintava e formava les fayçons de son Amat en les coses corporals; e ab son enteniment les pulia en les coses

(3) Ce verset du livre d'Amich e Amat, qu'on lit dans certains manuscrits, ne se trouve pas dans l'édition critique de Galmés et Ferrà, mais il répond tout à fait à la pensée de R. Lull.

(4) Instructions de moqaddem à des fogara tunisiens.

esperituals; e ab volentat les adorava en totes creatures" (5). C'est la contemplation infuse qui éclaire les ressemblances finies avec les Divins Exempla, celle que l'Amich disait venir "de Volentat, Devoció e oració". La Philosophie Réaliste des Saint Augustin, des Saint Bonaventure est toujours présente à l'esprit de Lull quand il écrit et, s'il ne sait pas dissimuler cette doctrine, ce n'est pas qu'elle soit contraignante ici. Elle est au contraire parfaitement en harmonie avec sa connaissance infuse de l'Univers, de l'Homme et de Dieu, celui-ci atteint directement dans son Essence, son Unité, ses Personnes, ses Vertus.

Santa Teresa et San Juan de la Cruz ont aussi médité parfois sur la Nature, mais ont semblé parfois placer son sentiment à un stade inférieur, qu'il fallait se hâter de dépasser. Lull, franciscain, imite son doux Maître, le Poverello, et s'il chante moins fréquemment que lui la Beauté du Manifesté, dans laquelle Dieu est glorifié, il l'adore très souvent avec la Bonté, sa Dignité divine préférée, en tout cas fait-il de la Contemplation de la Beauté divine dans les Créatures une des méthodes de montée les plus efficaces peut-être parce qu'elle est aussi l'une des plus accessibles: "l'Amour dit à l'Ami de rechercher ensemble les beautés des créatures, afin que par elles ils sachent mieux parler de la Beauté de l'Amour de l'Ami (6). Les passages où Lull se complait à situer sa pensée dans un cadre charmant—beaux ombrages, vertes prairies où coulent les fraîches fontaines, où chantent les oiseaux parmi les fleurs, les hautes montagnes, les épaisses et reposantes forêts—sont très nombreux et permettent de la classer parmi les premiers poètes de la nature en catalan. Son ermitage a Randa avait été choisi dans un aimable paysage. Quand le héros de son roman religieux, le Blanquerna, après avoir occupé la charge suprême apostolique, y renonce: "Anava fer penitència en los alts munts e com en companyia dels arbres e dels aucells e de les bèsties volia estar; e lo Deus de glòria contemplar" (7). Quand il eût dit sa messe, l'ermite qui est lui même continue: "Blanquerna exia de l'esgleya e recreava sa ànima del treball que havia sostengut sa persona, e guardava los munts éls plans per tal que alguna recreació hagués" (8).

La matière et le fond des écrits lulliens sont souvent les fruits de la pieuse attention du Bienheureux aux accents de la Nature. Ainsi que nous le disions dans *Estudis Franciscans* et dans *Wissenschaft und Weisheit*, lors du 7^e centenaire de sa naissance, en 1935, quoiqu'il en tire autre

(5) Amich e Amat, v. 332 (Obres, IX, p. 426).

(6) *Arbre de filosofia d'amor*, IV, 2 (ed. Galmés, Obres, XVIII, Mallorca 1935, p. 134-135).

(7) *Blanquerna*, 97, 1 (Obres, IX, pá. 372).

(8) *Blanquerna*, 98, 1 (ib., p. 375).

chose que de simples évocations esthétiques, le mystique R. Lull, sut, en langue romane, avant Pétrarque, se montrer grand poète lyrique et peintre de la Nature. Est ce à dire qu'il fut visuel au même degré que Santa Teresa et San Juan de la Cruz, qui n'eurent qu'accessoirement des auditions surnaturelles? En tout cas, chez eux, les auditions passent après les visions, tandis que Lull entend et voit à la fois c'est ainsi qu'il entendit une voix prononcer «O Bonitas», relate la *Vida coetania*, pendant que Jésus crucifié lui apparaissait dans une intense lumière. Le chant est pour lui un langage mystique dont le contemplatif peut se servir avec fruit: "Cantaven los aucells l'alba, e despertà's l'Amich qui es l'Alba, e les aucell feniren lur cant, e l'Amich morí per l'Amat en l'alba.—Cantava l'aucell en lo verger de l'Amat.—Vench l'Amich, qui dix a l'aucell: —Si no'ns entenem per lenguatge, entenam-nos per amor; car en lo teu cant se representa a mos ulls mon Amat" (9).

San Juan de la Cruz entra en extase en entendant le chant d'un muetier dans le soir tombant (10), mais il semble être moins musicien que le franciscain R. Lull. Peut-être l'imitation des dévots soufis musulmans, ou «Fogara» est elle le point de départ de ses auditions? N'avoue-t-il pas qu'il composa l'Amich e Amat a leur manière?

Santa Teresa comme San Juan, s'inspirent non pas des arabes, mais du Cantique de Salomon, ainsi que beaucoup de mystiques chrétiens. Les soufis étaient plus en harmonie avec l'esprit franciscain toujours dominant chez Lull, lui qui sent toujours directement en toute manifestation, en toute création, l'action Divine qui est sa raison d'être et son principe.

Le Mallorquin interprète en effet les signes que fournit la Nature créée, à ceux qui ont coutume de les lire à la lumière de leur intuition ou de leur connaissance infuse. Il semble que Santa Teresa et San Juan de la Cruz abstraient tantôt les sentiments des éléments intellectuels d'une méditation, tantôt font le contraire. Lull considère de façon inusitée chez les chrétiens, comme d'ailleurs les spirituels musulmans, l'inséparabilité de l'intellectuel et de l'affectif sans doute, mais aussi leur harmonisation dans un centre commun, le coeur, entendu comme pensant et éprouvant à la fois. C'est le "qebb agel" des Shadilites, auquel Rene Guénon consacra des études curieuses dans "Regnabit", revue française du Sacré Coeur. Cela peut signifier coïncidence avec les soufis, peut être aussi écho des conversations avec des santons arabes rencontrés, mais nullement connaissance approfondie des doctrines écrites dans des textes

(9) Amich e Amat, v. 26-27 (*Obras*, IX, p. 383).

(10) R. P. Bruno, o. c.

arabes inabordables a un chrétien du XIII^e siècle, quoiqu'en ait pensé l'illustre et regretté Dr. Miguel Asín Palacios.

Un verset de l'Amich e Amat, entre autres, semble faire allusion à ce «gelb agel», coeur pensant des soufis: "Deman l'Amat a l'Amich què era Amor.—Respòs que presència de fayçons e de paraules d'Amat en cor suspirant d'amador, e languiment per desig e per plors en cor d'Amich" (11). Il ne sépare jamais non plus aimer et comprendre: "Digues, foll, per qual cosa pots ésser pus semblant a ton Amat?—Respòs: Per entendre e amar de tot mon poder les fayçons de mon Amat" (12).

Le passage de la philosophie a la mystique ne se voit pas ou est très dissimulé chez Santa Teresa et San Juan de la Cruz. La première est très psychologue, le second l'est aussi, mais leur génie poétique ménage des transitions si légères d'une intuition mystique très mystérieuse, pleine de secrets, à la psychologie ou à la métaphysique. Ce changement de domaine est à peine estompé dans le Castillo Interior le Cántico, la Llama de Amor viva, la Subida. La strophe 26 du Cántico, le montre bien: "En la interior bodega— De mi Amado bebí, y cuando salía— Por toda aquesta vega,— Ya cosa no sabía,— Y el ganado perdí que antes seguía". Et toute l'effusion de l'épouse est de ce ton, constamment lyrique symbolique, avec de rares allusions à la science divine.

Lull au contraire, après des versets qui sont en somme des strophes, c'est à dire assez longs, poétiques, ayant chacun son sens complet, en donne d'autres très différents, entièrement abstraits ou, tout au moins, mi-concrets, mi-abstrait. Après avoir écrit, au verset 283: "Bevia l'Amich amor en la font de son Amat, en la qual l'Amat lavà los peus a son Amich qui moltes vegades ha oblidats e menyspreats sos honraments; per què lo Món es en defalliment" (13); il dit "Demanare a l'Amich qual cosa era major. o possibilitat o impossibilitat. Respòs que possibilitat era major en creatura, e impossibilitat en son Amat; com sia cosa que possibilitat e potència se concorden, e impossibilitat e actualitat" (14). Un autre verset fait se rencontrer des abstractions personnifiées à la mode médiévale: "Theologia e Philosophia, Medicina e Dret encontraren l'Amich, qu'ls demanava de noves si havien vist son Amat. Theologia plorava, Philosophia dubtava, Medicina e Dret s'alegrauen. E es qüestio, què significava cascú dels quatre significats a l'Amich qui va cercar son Amat (15). Tout ceci est moins lyrique, mais peut être plus frappant pour des étudiants du XIII^e siècle que des strophes de San Juan de la Cruz où le réformateur du Carmel

(11) Amich e Amat, v. 170 (Obres, IX, p. 403).

(12) Ib., v. 215, p. 409.

(13) Ib., v. 283, p. 418-419.

(14) Ib., v. 289, p. 419.

(15) Ib., v. 351, p. 429.

évite justement tout ce qui rappellerait le professeur ou le philosophe. En voici un exemple pris dans Maxima: "Entró la alma en olvido—Ysabe más en un punto—Que recibiera por junto—Con las obras del sentido—Que mira en Dios lo presente,—Lo pasado y porvenir,—Y en fe viene a percibir—Lo que verá eternamente». Tout au plus pourrait-on noter une atténuation de la poésie si imagée du Saint, dans certaines pièces théologiques. C'est ainsi que San Juan écrit dans son "De la Creación": "Hágase, pues, dijo el Padre—Que tu amor merecía,—Y en este dicho que dijo,—El mundo criado había".

On peut dire que Lull, dans ses écrits mystiques, garde presque la moitié du temps son allure théologique et philosophique, quand le Docteur du Carmel fonde plus intimement dans sa poésie la Théologie et la Philosophie avec la Mystique et se montre toujours poète. Avouons que San Juan était servi par les nombreux exemples en langues romanes ou même germaniques, flamande, etc. Il avait lu Tauler et Ruysbroeck l'Admirable. Il pouvait donc mêler plus aisément que Lull, au XVI^e siècle, les idées théologiques et philosophiques à ses élans mystiques, jusqu'à une fusion qui les revêtait de formés concrètes, atténuait l'abstraction sous-jacente sous le voile brillant de l'image. Lull est un médiéval, et par la même plus naïf, chevalier. Il est aussi plus direct, mais laisse tout de même prévoir la magnifique floraison mystique castillane future.

N'essayons pas de comparer chez l'un et chez l'autre la façon de parler des Etats et des Stations. Rien dans les traités mystiques de Lull ne signale un ordre déterminé, pas plus que la gradation qu'il aurait pu connaître des "hawal" et des "maqamat" des grands soufis, s'il avait, comme on a cru à tort, lu les livres ou les poèmes des "cheikhs" (16) célestes, tels qu'Ibn el Arabi, ou tel Shadili passionément commenté dans l'Islam. Pas de demeures et de degrés d'oraison, décrits comme chez Santa Teresa ou San Juan de la Cruz. Tout au plus pouvons nous rencontrer de loin en loin des allusions assez obscures à l'extase et à l'union, reconnaissables cependant. On sent qu'il voudrait les décrire, mais qu'il n'en a pas les moyens. Admettons peut être aussi qu'il a estimé dangereux, à l'imitation alors de l'attitude des directeurs arabes de conscience, ou inopportun de s'attarder, devant des lectures non spécialisés, sur l'analyse des étapes de la Montée vers Dieu, réservée à des disciples choisis. En effet, tel cheikh moderne, Sidi Ben Alioua, des Shadeliya-Derkaoua, de Mostaganem, interdisait à ses novices sélectionnés de communiquer le «sirr», (ce qui doit être caché) au commun des fogara.

D'ailleurs, selon le F. Elisée de la Nativité, on ne décrivait pas les

(16) En français on dit couramment cheikhs avec un «s» mais en arabe le vrai pluriel est chioukh.

degrés d'oraison jusqu'au XVI^e siècle (17). Chez Saint Bonaventure, ou dans les oeuvres des Victorins qui s'y rapportent, on ne trouve rien de nettement gradué. Les mystiques arabes, qu'il était de mode de donner à Lull pour prototype, surtout en Espagne, que ce soient Ibn el Arabi, Ibn el Abbad Rondi, ou Aboul Ala el Maari, s'y sont au contraire apesantis, après l'école shadilite qui développe sur ce point l'enseignement de Dzoul Noun Misri, le fameux contemplatif égyptien. Or, il n'y a aucune trace de lecture de ces auteurs subtils, connus seulement d'une élite très lettrée arabe et fort discrète, dans les traités mystiques de Lull.

Il est superflu de rappeler les assez nombreux versets de l'Amich e Amat où l'état d'Union est mentionné. Fait plus intéressant pour nous, certains indiquent allégoriquement une sorte de Nuit obscure analogue à celle que nous décrit Juan de la Cruz, et la sortie heureuse de cette "Ténèbre", en pleine Lumière de Connaissance Infuse et d'Amour vécu: "La lum de la cambra de l'Amat vench inluminar la cambra de l'Amich, per ço que'n gitàs tenebres, e que la omplis de plaers e de langors e de pensaments. E l'Amich gità de sa cambra totes coses, per ço que hi cabés son Amat" (18). Mais nulle part néanmoins nous ne trouvons une théorie nette de la Ténèbre. Le thème est plus général et nous le rencontrerons à propos de l'alternative entre l'Angoisse et l'Expansion, qui, elles, furent si souvent chantées par les soufis ordinaires dans leurs poèmes improvisés. Et Lull qui cotoyait journellement ces maures dévots ou s'entretenait avec eux dans leur langue, en avait entendu l'essentiel grâce à eux.

Les vertus du Bienheureux et celles de San Juan de la Cruz sont les mêmes: Pauvreté, Amour de la Vérité, Simplicité, Bonté, exercées sans lâche passivité ni activité désordonnée. Les biographes en témoignent, et tous les moments de la prédication de nos deux grands espagnols, de leur conduite et de leurs oeuvres, consacrés au service du Seigneur et de leurs frères, le signifient clairement.

Nous exagérons peut-être en avançant que Lull n'exposait point une théorie de la Ténèbre. En effet, on peut assimiler les Tribulations qui accablent le Mallorquin à la Noche Oscura ou Ténèbre de San Juan de la Cruz quoique ce ne fut pas vraisemblablement chez Ibn el Abbad de Ronda ou Rondi, précurseur arabe de San Juan de la Cruz selon le savant et regretté professeur Don Miguel Asín Palacios (19). Notre collègue disparu, Belhadj, directeur et professeur de la médersa d'Alger, très compréhensif et érudit, admettait plutôt des contacts entre chrétiens es-

(17) St. Jean de la Croix, Docteur de l'Eglise.

(18) Amich e Amat, v. 100 (Obras, IX, p. 393).

(19) M. Asín Palacios, Ibn el Abbad de Ronda, précurseur, etc., in «Revue Carmélitaine», 1932.

pagnols et morisques, en arabe dialectal, courant, et doutait absolument de la possibilité pour Lull d'imiter Molj ed Diu Ibn el Arabi. Il est évident qu'il combattait également la thèse d'emprunts faits par Dante dans la Divine Comédie au Miradj du soufi murcien ou à la rissala el Qofrán d'el Maarri. M. le professeur Massignon confirme notre opinion à ce sujet de sa haute compétence d'orientaliste et d'historien de la mystique musulmane. La littérature populaire en arabe dialectal orale ou écrite, surtout en vers, était beaucoup plus accessible à des Européens chrétiens, même instruits, s'ils n'étaient pas spécialistes des langues orientales littéraires, que la connaissance de manuscrits très rares, jalousement gardés entre lettrés ou mystiques arabes de haut degré, au XIII^e siècle. Moins difficile au XVI^e siècle, elle n'y était cependant pas commune.

On donne encore aujourd'hui, ou plutôt on donnait il y a quelques années, aux mouridin, khouan ou fogara un peu avancés dans la voie ou tariga, des renseignements assez complets sur les deux moments du rythme qabd et bast, angoisse et joie. Lull dans l'Amich e Amat exprime justement le soulagement apporté par le bast au contemplatif après les souffrances spirituelles, les TRIBULATIONS, la nuit de l'angoisse des Shadilites, la lil el qabd. L'importance de la Ténèbre et son rôle n'échappent pas au Mallorquin, puisqu'il chante: "Amor és mar tribulada de ondes e de vents, què no ha port ni ribatge. Pereix l'Amich en la mar, e en son perill perexen sos turments e nexen sus compliments".—"Mescà Amor los treballs e'ls plaers en los pensaments de l'Amich, e clamaren-se los plaers d'aquell mesclament; e acusaren Amor a l'Amat; e feniren e deliren los plaers com l'Amat los hac departits dels turments que Amor dona a sos amadors" (20).

La méfiance des deux mystiques espagnols envers les charismes est encore un point de comparaison caractéristique. San Juan de la Cruz met en garde les novices contre leurs dangers. Santa Teresa, aussi bien que lui, redoutait les levitations et tous les phénomènes rares que les psychologues appellent supranormaux: les visions et les révélations, faveurs sans doute, mais qui donnent aux débutants contemplatifs l'impression qu'ils ont atteint les sommets, quand ces faveurs, au contraire, en retardent l'accès. Ceci ne veut pas dire que les deux Saints castillans n'accueillent pas avec reconnaissance envers Dieu qui les en a gratifiés, des goûts, émotions précieuses, suavités, qui précèdent ou accompagnent le mariage spirituel, et sont à la fois chez les mystiques accomplis de manifestations du Dieu Lumière et du Dieu Amour.

(20) Amich e Amat, v. 235, 232; et. v. 294 (Obres, IX, p. 412, 420).

Aux hauts degrés de la Montée, il y a des charismes qui ne sont plus des obstacles, mais des fruits de la Grâce et dont les Saints peuvent jouir avec humilité, en entière paix de l'âme, encouragements à l'action, pour Dieu et pour le Prochain.

Lull est évidemment moins précis que San Juan, mais il recommande aussi l'indifférence aux charismes du début: "Demanà l'Amat a son Amich si havia paciència.-Respòs que totes coses li plahien; e per açò no havia ab què hagués impaciència, car qui no havia senyoria en sa Volentat, no podia ésser impacient" (21). Nous lisons encore plus loin: "Los Treballs e les Tribulacions que l'Amich sostenia per amor l'alteraren e l'enclinaren a impaciència: e reprès-lo l'Amat ab sos honrament e ab sos prometimento, dient que poch sabia d'amor qui s'alterava por maltrets ni per benança. Hac l'Amich contricció e plors, e pregà son Amat que li retés amors" (2)2.-En somme Lull professe ici la vraie doctrine enseigné plus tard par San Juan de la Cruz, qu'il ne faut pas aimer Dieu pour en obtenir jouissances et faveurs, mais en toute simplicité. Et il définit aussi cette simplicité: "Sobrevench l'Amich e dix: Vera Simplicitat és aquella qui tots fets comana ab confiança a mon Amat, e Simplicitat es qui més engraneix fe que Enteniment... (23).

La charité des deux contemplatifs est toujours très pure. Ni l'un ni l'autre n'ont jamais tiré orkueil des faveurs nombreuses mêlées de tribulations qu'ils reçurent, car les intuitions sublimes, les visions surnaturelles dont ils furent si souvent favorisés, ne furent point accueillies par eux comme des marques de leurs mérites, mais comme des signes qu'ils ne s'égarèrent pas et des encouragements à mieux servir encore, de toute leur âme et de tout leur coeur.

Ils ont toujours voulu ce qui plaisait à Dieu et non ce qu'ils essent désidé pour eux mêmes. On pourrait évidemment retrouver fréquemment cet abandon et cette obéissance totale chez les soufis de l'Islam, mais il semble inutile d'invoquer ici une imitation, parce que chrétien ou soufis concordent. Les vrais croyants sincères, spirituels, élevés, éprouvent souvent les mêmes sentiments. Ces signes sont des fruits universels de la vie pieuse chez eux qui n'adorent pas Dieu à moitié, et dont la Foi intense est le principal soutien: "Dignes Foll, què és Religió? Repòs: Nedeetat de pensa e desirar morir per honrar mon Amat, e renunciar al Món, per ço que no haja embargament a contemplar-lo e a dir veritat de sos honraments" (24). San Juan de la Cruz chante d'autre part: "Cuando más alto se sube—Tanto menos entendía—Que es la tenebrosa

(21) Ib., v. 221, p. 410.

(22) Ib., v. 294, p. 420.

(23) Amich e Amat, v. 339; édit. Obrador.

(24) Amich e Amat, v. 359 (Obrcs, IX, p. 430).

nube—Que a la noche esclarecía.—Por eso quien lo sabía—Queda siempre no sabiendo—Toda ciencia trascendiendo” (25).

Que l'on ne soit pas surpris du tour plus subtil, presque précieux, toujours plus accusé chez San Juan de la Cruz que chez Ramon Lull. Góngora fut un castillan comme le Saint du Carmel, tandis que le Bienheureux fut catalan. Les deux contemplatifs sont tous deux, à des degrés différents, des exemples remarquables de la noblesse du style espagnol, mais cet éclat ne dépasse pas les lèvres, n'entame jamais la simplicité foncière de l'âme: c'est le goût péninsulaire presque oriental du voilé ou du symbolique. L'Espagne continue la tradition mystique expressive de l'Islam et de l'Iran, malgré la distinction de dogmes et d'ascétique, celle-ci plus âpre et plus dure en général en Ibérie. San Juan cisèle plus minutieusement ses versets et ses strophes; Lull est plus spontané, il écrit d'un seul jet la plupart du temps, est gêné pour chatier ses vers ou ses phrases par l'action toujours pressante, absorbante.

Si, faisant abstraction de leur style, nous observons leur composition, nous constatons que San Juan de la Cruz développe davantage, reprend la même idée, pour insister sur un enseignement capital, avec d'amples images variées, illustre tout un poème de brillantes comparaisons. Lull au contraire fait alterner les versets lyriques aux brillantes images, concrets en somme, avec des passages secs ou purement théologiques et philosophiques, écrits en langage d'école. Lull, paraît plus préoccupé que San Juan de faire comprendre les doctrines à des hommes de milieux distincts. Pour les uns il emploie le langage scolastique abstrait, pour les autres, plus affectifs, les paraboles, les apologues dans les romans, les figures de pensée ou de mots, les images frappantes dans les poèmes et les dialogues. Néanmoins le fond d'intuition très hautes, de connaissances supérieures infuses, demeure les mêmes chez les deux auteurs, l'un du XIII^e, et l'autre du XVI^e siècle.

Quoiqu'il y ait certaines différences marquées entre le B. Lull et San Juan de la Cruz (par exemple dans le rôle qu'ils font jouer à la Volonté, plus affirmé chez le premier, celui de la Mémoire plus net chez le second; dans l'utilisation de la Contemplation des Créatures, plus développée et fréquente chez Lull, véritable transfiguration des choses naturelles, tandis que le Saint du Carmel monte au Divin sans ou avec moins d'intermédiaires) ils présentent tout de même d'incontestables ressemblances générales.

(25) S. Juan de la Cruz, *Coplas sobre un éxtasis de alta contemplación*, 4.e strophe.

Ils exercèrent les mêmes vertus de Foi, d'Humilité, de Charité, entre autres et passèrent par d'identiques épreuves, terminant leur vie d'action utile et de contemplation par le martyre. Vis a vis des charismes leur attitude fut semblable: chacun passa par les deux moments du rythme mystique du «qabd» et du «bast», de la Tribulation et de l'Espérance, de la Ténèbre et de la Lumière. Ils furent de même ennemis du quietisme, combattirent les adversaires de leur Foi, l'un l'Averroïsme d'Ibn qui avait envahi les Universités, l'autre, l'illuminisme des "alumbrados".

Nous n'avons certe pas eu la prétention d'épuiser le sujet, mais seulement de fournir quelques jalons pour des études comparatives plus détaillées des deux saints espagnols.

San Juan de la Cruz n'avait pas besoin des précédents fournis en Ibérie par le B. Lull ou Ibn el Abbad Rondi. Une fois les étapes, toujours dirigées par le supérieur ou le cheikh à cause de leurs dangers, franchies et dépassées, les mystiques prédestinés montent seuls, sans avoir désormais besoin de guides humains, si spirituels, soint-ils. Il appartient au confesseur qualifié, ou au cheikh compétent, d'empêcher les novices ou les mouriddin, insuffisamment doués ou même prêts, de s'égarer, de se briser dans des efforts stériles, et au contraire d'engager et de soutenir, dans le chemin pénible mais droit, ceux qui le méritent et le peuvent. La Sagesse et la Grâce du Seigneur conduiront ceux-ci au but Sublime. Cette inutilité de connaissance approfondie des prédecesseurs, ne signifie pas que San Juan de la Cruz ne lut pas l'Amich e Amat ou l'Arbre de Filosofia d'Amor de R. Lull. Qu'il n'y eût pas de nécessité pour l'un et l'autre de s'inspirer des grands shadilites de l'Espagne et du Maroc par voie indirecte même, ne veut pas dire que nos deux mystiques n'ont repris aucun des sujets de méditation des soufis en mode chrétien.

Mohy ed Din Ibn el Arabi, Ibn el Abbad Rondi, ou de Ronda, au fait n'étaient pas des étrangers, c'étaient des Maures d'Espagne; il n'y aurait donc, les dogmes mis à part, rien d'extraordinaire à ce que le sol et le climat hispaniques aient créé une parenté spirituelle entre chrétiens et musulmans.

Nous pouvons maintenant constater avec fierté, que notre B. Ramon Lull, fils de Palma, pur énamouré de Dieu, annonce au XIII^e siècle les grands contemplatifs castillans Santa Teresa et San Juan de la Cruz, du XVI^e siècle. Enfin notre modeste étude souligne utiliment la continuité des aptitudes et créations mystiques des grands contemplatifs de l'Ibérie, qu'ils fussent continentaux ou insulaires.

